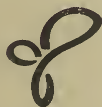
MINISTÈRE DE LA GUERRE

APERÇU GÉNÉRAL

DES

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE BELGE

D'AOUT 1914 AU 11 NOVEMBRE 1918



BRUXELLES, IMPRIMERIE H. MOMMENS
Rue d'Idalie, 17

—

1919



Le Roi et le Général Gillain.

APERÇU GÉNÉRAL DES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE BELGE

D'AOUT 1914 AU 11 NOVEMBRE 1918

■ ■ ■

En août 1914, assaillie par un ennemi formidablement armé et organisé, la Belgique ne put lui opposer qu'une petite armée, insuffisamment encadrée, sans artillerie lourde, presque sans mitrailleuses, ne possédant qu'un embryon d'aviation, bref, dénuée du formidable appareil technique qu'exige la guerre.

Elle opposa à l'ennemi toute la résistance que lui permettaient ses faibles moyens et elle est revenue aujourd'hui victorieuse, plus nombreuse qu'au départ, armée et outillée comme doit l'être une armée moderne.

Il est intéressant de jeter un coup d'œil d'ensemble sur cette métamorphose, à première vue assez surprenante, puisque, coupée de la presque totalité du pays, l'armée n'a pu compter, comme celle des autres nations, sur l'afflux incessant de réserves d'hommes, ni sur le concours de l'industrie nationale, aux mains de l'envahisseur.

Première Phase. — Jusqu'à la Bataille de l'Yser

La guerre s'est divisée, pour l'armée belge, en trois phases bien distinctes. Dans la première, privée des moyens les plus indispensables à une défense efficace, elle tient néanmoins tête à un ennemi considérablement supérieur en nombre et en matériel.

Quand, au début d'août, la marée allemande déferle sur nos frontières, le général Leman avec la troisième division d'armée l'arrête net à Liége. Les faibles effectifs dont il dispose infligent d'abord à un ennemi présomptueux, croyant que l'armée belge est sans valeur, une cuisante défaite. Assaillie de toutes parts par des forces supérieures et toujours renouvelées, la forteresse tient jusqu'à ce que, un à un, ses forts succombent, écrasés sous la puissance de pièces formidables, inconnues jusqu'à cette époque. Mais Liége a rempli son rôle. Sa résistance a été assez longue pour que la France ait le temps de modifier sa concentration, tout d'abord orientée vers l'est, et de faire face vers le nord-ouest. C'est Liége qui permet aux Français d'opposer un front solide à l'Allemagne, de ne pas être atteints au défaut de la cuirasse.

Les régiments français, appelés en toute hâte vers le nord, viennent constituer sur la Meuse, en amont de Namur, et sur la Sambre, une défense, qui trop faible encore, devra reculer pas à pas devant l'invasion, mais qui, finalement, l'arrêtera, puis, d'un élan magnifique, la rejettera.

La résistance de Liége est la préface de la victoire de la Marne.

Pendant que Liége oppose aux assauts forcenés des meilleures troupes allemandes une résistance acharnée, l'armée belge se concentre, dans les premiers jours d'août, derrière la Gette, couverte par la division de cavalerie établie sur la rivière même, entre Diest et Saint-Trond. C'est à Haelen,



La Reine reçoit le Révérend Norton
de l'église évangélique de Philadelphie et Mme Norton.



Le Général Jacques décorant des soldats.

que le 12 août, la cavalerie allemande vint se heurter à la nôtre, renforcée par la quatrième brigade d'infanterie. La victoire de nos troupes fut complète; toutes les attaques des cavaliers et des chasseurs allemands, fauchées par nos mitrailleuses et nos canons, furent rejetées avec les plus lourdes pertes et l'ennemi, entièrement battu, fut contraint à une retraite précipitée et en désordre sur Hasselt. Ce fut la victoire de Haelen.

Mais, peu après la mi-août, la situation s'obscurcit. De Visé, de Liége, de Huy, d'interminables colonnes allemandes couvraient les routes à perte de vue et convergeaient vers notre petite armée, encore complètement isolée.

Résister seule à l'invasion, c'était pour elle l'écrasement inévitable, le sacrifice inutile. Le péril était pressant; les escarmouches qui se multipliaient devant le front nous procuraient chaque jour, avec leur moisson de prisonniers, des indices non équivoques du déclenchement imminent de l'avalanche allemande. Il fallait sauver l'armée et, avec elle, l'avenir.

Après avoir recueilli la troisième division, qui s'était dégagée à temps de Liége assiégé, et avait rejoint, décimée mais non abattue, le reste de l'armée, le commandant dut, la tristesse au cœur, ordonner la retraite sur Anvers. C'était découvrir la capitale, abandonner Bruxelles sans défense à l'invasion étrangère... en attendant la revanche.

Dans la deuxième quinzaine d'août, le sacrifice était consommé. L'armée belge était sous Anvers, mais elle y était intacte, gardant l'espoir de la victoire finale.

Pendant ce temps, la quatrième division d'armée et la place de Namur étaient attaquées en même temps que les armées françaises qui bordaient la Meuse et la Sambre, aux environs de la ville. Comme à Liége, les forts furent écrasés sous une artillerie infiniment supérieure. D'accord avec nos alliés, la quatrième division se replia vers la France en même temps que les forces françaises. Elle y fut ensuite embarquée

et dirigée sur Ostende, où elle débarqua à temps pour parciper, bien que fort éprouvée par le début de la campagne, aux opérations du siège d'Anvers.

L'armée belge sous Anvers, ne pouvait y rester inactive. C'était le moment où des événements décisifs se passaient en France. Les Allemands, obligés déjà de s'affaiblir vers la Russie, cherchaient à accumuler contre l'armée franco-britannique le maximum des forces disponibles pour la frapper à mort immédiatement. L'issue de la guerre était en suspens. Le rôle de l'armée belge, ingrat, mais généreux et glorieux, fut d'attaquer sans trêve les forces allemandes devant Anvers, pour obliger l'ennemi à ne pas s'affaiblir devant elle. A trois reprises, nos soldats sortirent de la place pour attaquer l'ennemi. Non seulement, ils immobilisèrent les forces ennemies, mais le commandement allemand, inquiet de la puissance des coups qui lui étaient portés, fut obligé de rappeler, au moment de la bataille de la Marne, des effectifs nombreux qui lui manquèrent singulièrement à cet instant décisif de la guerre. Les Belges, en effet, bousculant les troupes d'occupation, avaient atteint les lisières de Louvain, fait sauter la voie ferrée entre Louvain et Tirlemont. Bruxelles était menacé. On vit alors des divisions allemandes en route vers la Marne, faire demi-tour et revenir sur l'armée belge. Le but de celle-ci était atteint; les renforts ennemis ne rencontrèrent que le vide: l'armée belge était rentrée sous Anvers.

Malheureusement, l'heure d'un nouveau et lourd sacrifice approchait. Petit à petit, le front en France se fixait et l'Allemagne, disposant de nouvelles forces, était décidée à régler à la fois le sort de la place d'Anvers et celui de l'armée belge, qui menaçait son flanc et ses lignes de communication.

A la fin de septembre 1914, l'armée de siège d'Anvers était constituée et, soutenue par un matériel d'une puissance inouïe, elle commença l'attaque de la place. Sous les coups



Sentinelle dans les tranchées de l'Yser.

du fameux 42, les forts d'Anvers, leurs coupoles disloquées, leurs cuirasses percées de part en part, s'effondrèrent.

En vain, les forts de Wavre-Sainte-Catherine, Waelhem, etc., s'acharnèrent à poursuivre une lutte impossible.

Leurs canons, incapables, faute de portée, de contrebattre efficacement les pièces allemandes, furent terrassés sous des avalanches d'explosifs. Sous la protection de son artillerie immensément supérieure, l'infanterie allemande s'avança alors à l'attaque, submergeant nos troupes de vagues sans cesse renouvelées. Nos soldats, pourtant, défendaient le terrain pied à pied dans cette lutte inégale, mais la première ligne des forts tombée, il ne tarda pas à apparaître que, malgré l'arrivée de quelques renforts anglais, l'issue de la lutte ne pouvait être douteuse. Tôt ou tard, notre métropole commerciale et notre armée allaient tomber au pouvoir des Allemands. Encore une fois, un dur sacrifice s'imposait. L'armée de campagne allait quitter Anvers, fatiguée mais en bon ordre, conservant dans les plis de ses drapeaux l'espoir de la revanche et l'avenir de la Belgique. L'opération fut organisée dans le plus grand secret. L'armée ne disposait plus, pour se retirer, que du couloir constitué par le Pays de Waes, entre l'Escaut et la frontière hollandaise. Pour essayer de maintenir libre ce couloir exposé aux entreprises de l'ennemi, les quatrième, troisième et sixième divisions d'armée, la division de cavalerie, furent portées successivement sur l'Escaut entre Termonde et Gand, couvrant la marche du reste de l'armée. Toutes les tentatives des Allemands pour percer ce rideau de troupes restèrent vaines.

L'armée de campagne toute entière, avec son matériel au complet, put se replier en bon ordre et atteindre dans la première quinzaine d'octobre le canal de Gand à Terneuzen.

Les divisions d'armée et la division de cavalerie qui couvraient le mouvement se replièrent à leur tour, sans encombre. L'armée belge était sauvée. A Gand, elle entra en liaison avec les troupes franco-britanniques. Cette liaison ne devait plus cesser jusqu'à la victoire finale.

Pendant que ce mouvement, d'une exécution extrêmement délicate, s'effectuait avec plein succès, le commandant allemand de l'armée de siège continuait à s'acharner sur Anvers et sur les dernières troupes qui défendaient la place. La prolongation de la résistance ne pouvait plus qu'amener, sans aucune utilité militaire, la destruction de la ville, que l'ennemi bombardait avec fureur. La garnison quitta la forteresse; une partie rejoignit l'armée de campagne, une autre dut entrer en Hollande. La place capitula. Les Allemands furent maîtres d'Anvers, mais non de l'armée belge.

Le mouvement de celle-ci avait complètement échappé au commandant allemand qui, jusqu'à la bataille de l'Yser, ne voulut d'ailleurs plus croire à l'existence d'une armée belge solide.

Ayant effectué son difficile mouvement de retraite, l'armée belge continua à se replier en liaison avec ses alliés, livrant d'incessants combats d'arrière-gardes, auxquels la brigade française de fusiliers marins prit une part brillante.

Elle atteignit ainsi l'Yser.

A partir de ce moment et jusqu'à la fin de la guerre, elle va constituer l'aile gauche de l'immense ligne qui s'étend de la frontière suisse à la mer.

L'armée avait été rudement éprouvée par deux mois et demi de marches et de combats incessants. Son équipement, mal conçu pour la guerre, était dans un état lamentable, beaucoup d'hommes étaient en sabots et sans coiffure militaire.

Les outils manquaient et ne pouvaient être remplacés; les canons étaient sur le point de manquer de munitions. Les unités, décimées par le feu et par les fatigues, avaient dû être fondues les unes dans les autres. Les effectifs avaient baissé de 50 p. c. C'est pourtant cette armée si misérable d'aspect, qui va pendant des semaines entières, défendre avec un acharnement et une ténacité admirables le dernier

Panorama à Merckem.



lambeau du territoire national. On peut dire que ce fut la volonté unanime de tenir, du plus haut chef au plus petit soldat, qui permit, dans des circonstances pourtant presque désespérées, d'opposer au flot ennemi une barrière invincible.

L'armée belge disposa de quelques jours à peine pour s'organiser sur l'Yser. Elle y créa quelques têtes de pont improvisées, pour permettre éventuellement la reprise de l'offensive. Telles furent celles de Lombartzyde, de Keyem, de Dixmude.

Elle organisa surtout la digue de l'Yser, retranchement naturel qui borde le fleuve sur la rive ouest. On mit tout en œuvre pour y créer des tranchées à l'aide de quelques outils qui restaient à l'armée, d'outils trouvés sur place, de moyens de fortune. On vit des soldats creuser la terre avec leur baïonnette et le couvercle de leur gamelle. Partout s'affirmait la farouche résolution de « tenir ».

L'ennemi, pourtant, s'avançait. Il ne croyait pas d'ailleurs que l'armée belge lui opposerait une forte résistance. Après de nombreux engagements préliminaires, notamment avec la cavalerie belge et française dans la région d'Houthulst, les Allemands se portèrent à l'attaque le 16 octobre 1914. A partir de ce moment, la bataille de l'Yser est commencée. Sous un bombardement terrible, auquel notre artillerie ne peut répondre que faiblement, faute de munitions et faute de grosses pièces, nos soldats tiennent contre les assauts sans cesse renouvelés. Le terrain est défendu pied à pied. Aux attaques ennemies succèdent nos contre-attaques. L'ennemi, après avoir refoulé à grand'peine nos troupes sur la rive ouest de l'Yser (sauf à Dixmude, où nos troupes et les fusiliers marins tiendront jusqu'au 12 novembre), se heurte contre la digue à une résistance croissante. Malgré tout, nos soldats, épuisés de fatigue, sans relèves, sur la brèche jour et nuit, combattent avec une ténacité inlassable.

Enfin l'ennemi, après une série d'efforts, d'abord infructueux, prend pied sur la rive ouest de l'Yser, dans

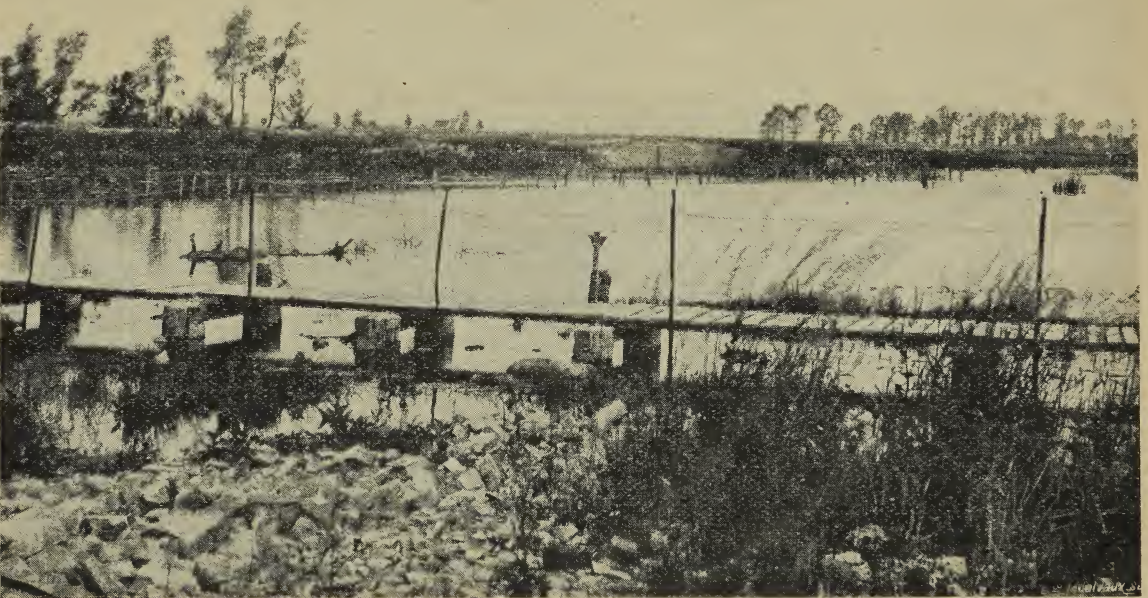
la boucle de Tervaete. De là, il fait tache d'huile, s'infiltre dans les fermes, gagne petit à petit les villages ruinés d'Oudstuyvekenskerke et de Stuyvekenskerke, au prix de pertes énormes.

Chaque pouce de terrain lui est disputé âprement; les contre-attaques succèdent aux contre-attaques. Le chemin de fer de Nieuport à Dixmude se garnit hâtivement de défenseurs; quand l'ennemi, qui se croit victorieux, s'avance, après une lutte de tant de jours, qui l'a épuisé lui aussi, il se heurte à une nouvelle résistance qui l'arrête net. Ce n'est que le 29 octobre qu'un effort désespéré lui permet de prendre pied sur le chemin de fer et de s'emparer de Ramscappelle. Mais l'heure est passée, l'armée belge a gagné le temps nécessaire; une division française fraîche arrive et, coude à coude, d'un même élan, Français et Belges reprennent Ramscappelle et rejettent l'ennemi au delà du chemin de fer. La bataille de l'Yser est gagnée. Tous les renforts allemands n'y feront rien, car l'inondation, décidée par le commandement belge, monte sourdement et implacablement à l'est du chemin de fer de Nieuport à Dixmude. Dans la plaine basse qui s'imbibe d'eau, l'artillerie allemande s'embourbe, puis, l'inondation montant toujours, c'est la retraite qui s'impose à l'est de l'Yser. La vaste plaine entre Nieuport et Dixmude n'est plus qu'une immense étendue d'eau, où les avant-postes se disputent la possession de ruines de fermes, isolées sur des îlots.



Deuxième Phase. — La Garde de l'Yser

La phase de la guerre de mouvement en 1914 est terminée pour l'armée belge. Elle va commencer, au bord de l'Yser, sa garde sacrée, qui ne se terminera qu'avec la victoire en 1918. L'hiver de 1914 à 1915 fut, pour l'armée



Inondations et tranchées de première ligne à Pervyse.

belge, le plus dur de la guerre. Son équipement, son habillement étaient en lambeaux. Coupée de la mère-patrie, elle ne disposait pas, comme les autres armées, des ressources immenses de ses magasins militaires et de son industrie. Nos soldats n'avaient pas, comme leurs camarades des armées alliées, le soutien de leur famille et de leurs amis. Il faut rendre ici hommage à l'initiative des alliés de la Belgique, comme aussi de nombreux pays neutres. Les secours les plus variés, affluant de tous les points du monde, les dons les plus modestes comme les plus imposants, soulagèrent les misères de nos soldats, champions de l'honneur et de la liberté. En même temps tous les efforts étaient faits pour reconstituer en territoires alliés les établissements nécessaires au fonctionnement de l'armée : ses dépôts, ses boulangeries, ses hôpitaux, ses fabriques de munitions, etc., etc. Pendant que toute cette organisation se créait à force de labeur et d'ingéniosité, grâce aussi au secours puissant de nos alliés, nos soldats, de leur côté, organisaient sur l'Yser les positions qui allaient permettre à leurs effectifs restreints de rendre inviolable le lambeau de Belgique dont ils assuraient la garde.

Dans le terrain détrempé, sous la boue et sous les averses, sous le bombardement incessant, chaque nuit les vit au travail, remplissant d'une terre à demi liquéfiée d'innombrables sacs. Ils érigèrent ainsi, en un hiver, des kilomètres et des kilomètres de tranchées. Le terrain bas de la plaine de l'Yser, continuellement saturée d'eau, inondée, exigeait en effet que tous les retranchements fussent faits en terre rapportée. Tous les matériaux d'abris, de fascinages, les vivres et les munitions durent, à cette époque, où il n'y avait pas de Decauville, être transportés en première ligne à dos d'hommes, par des chemins de terre, où le travailleur enfonçait dans la boue jusqu'au dessus des genoux.

A chaque bombardement violent, à chaque pluie prolongée, des kilomètres de tranchées s'éboulaient, le travail

opiniâtre de plusieurs semaines était anéanti et devait être recommencé. La ténacité et la volonté des troupes belges vinrent à bout de tous les obstacles.

Petit à petit, d'ailleurs, la situation s'améliora: le Decauville apparut, sillonnant les lignes de ses petits trains trainés d'abord par des hommes, puis par des chevaux, enfin par des tracteurs à essence. Des chemins de bois apparurent partout, permettant d'arriver à pied sec en toute première ligne. Les abris bétonnés s'érigent dans toutes les tranchées ; des postes de combat, des postes de secours apparurent dans les positions de première ligne. L'équipement des hommes se modernisa, l'armée fut munie des engins innombrables de la guerre de tranchées: appareils de signalisation, télégraphie sans fil, périscopes, lance-bombes, lance-grenades, etc., etc.

L'approvisionnement en munitions s'améliora, l'artillerie lourde apparut et grandit. Petit à petit, l'armée belge sentit renaître et s'accroître ses forces, n'attendit plus que l'occasion propice de le prouver à l'ennemi, dans une lutte décisive.

Pendant cette période, les grandes actions auxquelles prirent part l'armée belge furent peu nombreuses. En avril 1915, cependant, elle eut l'occasion de montrer sa valeur. C'est à cette époque que l'Allemagne inaugura, avec sa cruauté accoutumée, son invention des gaz asphyxiants, qu'elle avait gardée secrète jusqu'alors. Elle la mit en œuvre contre l'armée française dans la région de Langemarck, immédiatement à la droite de l'armée belge qui garnissait le canal de l'Yser jusqu'à Steenstraete. Nos alliés, sans défense contre les gaz toxiques, durent reculer. L'ennemi parvint à passer le canal de Steenstraete et à progresser jusqu'à Lizerne. Dans cette situation critique, la sixième division d'armée, puis plus tard la première, se plaçant entre Steenstraete et Lizerne, endiguaient l'attaque ennemie et, sous les gaz, la pluie de fer et les assauts



Tranchées à la borne 18 de l'Yser (Caeskerke).

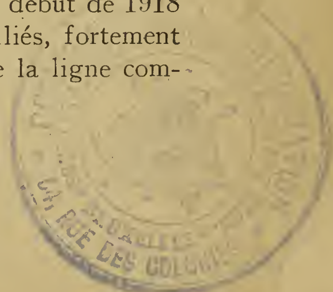
répétés, constituaient le point d'appui inébranlable qu'utilisèrent ensuite de vaillantes troupes françaises pour rejeter au delà du canal les Allemands qui avaient pris pied sur la rive ouest.

Pendant l'été 1917, l'armée belge — qui était prête à l'attaque et où tout était préparé à cet effet — participa à l'offensive britannique des Flandres par une action intense d'artillerie, où elle eut l'occasion d'expérimenter avec un succès complet ses méthodes de tir et d'observation. Les carabiniers cyclistes s'emparèrent d'une partie de la presqu'île de Poesele, en coopération avec les Français. Plus au nord, les première, deuxième et troisième divisions d'armée, par des actions locales heureuses, pénétrèrent au cœur même des organisations allemandes, préludant ainsi aux opérations de grande envergure de l'année suivante, qui devaient les enlever tout entières.

Au cours de la période qui s'écoula entre la fin de la guerre de mouvement en 1914 et l'offensive de septembre 1918, l'armée belge ne fut jamais inactive. Pas un instant, la canonnade ne cessa. Les luttes de bombes, surtout à Nieuport, Dixmude, Steenstraete, Het Sas, furent ininterrompues. L'activité des patrouilles, les coups de mains continuels maintinrent sans cesse en éveil la vaillance des troupes, les aguerrirent et les préparèrent à des actions plus importantes.

Durant toute cette phase de stoïque défense, la préoccupation principale du commandement fut de diminuer les pertes et de maintenir l'armée intacte pour la lutte décisive, en tenant compte des faibles sources de recrutement dont elle disposait.

A la fin de 1917, le front de l'armée belge s'étendit dans la région de Merckem, récemment conquise par l'armée française. Lors des offensives allemandes du début de 1918 ce front s'étendit encore pour soulager nos alliés, fortement pris à partie, et le front belge engloba toute la ligne com-



prise entre la mer et les abords immédiats d'Ypres. Notre armée dut, à cette époque, créer en profondeur de nombreuses positions pour être prête à enrayer une attaque ennemie tentée par des moyens considérables. C'est l'heure critique où le mont Kemmel est tombé aux mains de l'ennemi et où l'armée belge s'apprête à disputer à tout prix la partie de la Belgique qu'elle occupait encore. Les travaux imposés à ce moment aux troupes furent énormes; elles s'en acquittèrent, comme toujours, sans la moindre défaillance. Le dur labeur qu'elles eurent à fournir n'entama d'ailleurs nullement leur valeur combative. Les Allemands s'en aperçurent à leurs dépens.

Dès le début de la grande offensive, ils déployèrent sur le front belge une activité considérable. Leur artillerie tint non seulement les premières lignes sous un feu nourri, mais toutes les communications, les cantonnements, les gares furent arrosés, tant par le canon que par l'aviation. De nombreux coups de main tentés sur tous les fronts, furent reçus et repoussés avec la plus grande énergie. A deux reprises, des attaques plus importantes, tentées avec le soutien d'une artillerie formidable, parvinrent à prendre pied dans la grand'garde belge de Reigersvliet, occupée par des éléments de la division de cavalerie. Chaque fois, les contre-attaques livrées immédiatement par les troupes de cette même division à travers un terrain complètement inondé, sur des passerelles étroites ne permettant que le passage par un, reprirent complètement l'ouvrage, bousculant des troupes d'élite ennemies en leur capturant des centaines de prisonniers. Les tentatives faites sur Oudstuyvekenskerke n'eurent pas plus de succès.

Toutefois, c'est le 17 avril que l'armée belge eut l'occasion de gagner sa première victoire en 1918 et de faire échouer un des plans les plus ambitieux de l'ennemi.

Ce dernier était maître à cette époque du mont Kemmel, d'où il dominait à revers les positions de l'armée belge.



Tranchées au barrage de Koolhof. — Chemin de fer Dixmude-Nieuport.

Son front s'étendait du lac Blanckaert et de Langemarck par les abords sud d'Ypres, le mont Kemmel et Locre, vers le village de Metteren, à l'ouest de Bailleul. L'ennemi conçut le projet, par une attaque convergente poussée à l'ouest d'Ypres d'une part, au nord de cette ville d'autre part, de percer sur Poperinghe en encerclant et en capturant les défenseurs du saillant d'Ypres. Il se heurta à la troisième division d'armée devant Langemarck. La bataille fut pour l'ennemi un véritable désastre, bien qu'il eut attaqué avec des forces considérablement supérieures aux nôtres. La quatrième division d'armée contint tous les assauts de l'ennemi, qui ne gagna pas un pouce de terrain.

Devant la troisième division, qui eut à supporter le gros de l'effort, l'ennemi gagne au début un peu de terrain, au sud de Kippe. Mais cet avantage lui coûte très cher. Aussitôt, du reste, il est contre-attaqué avec une furie extraordinaire et une initiative admirable, par les troupes de la troisième division, qui le culbutent, la baïonnette dans les reins, dans ses positions de départ, laissant le terrain jonché de ses morts et de ses blessés, et nous abandonnant plus de 800 prisonniers. Ce brillant fait d'armes, remporté par quelques bataillons sur de nombreux régiments, montra ce dont était capable une infanterie belge bien armée et bien équipée, soutenue efficacement par les autres armes, notamment par une artillerie dotée d'un bon matériel et bien approvisionnée en munitions. Chacun, dans l'armée belge, sentit passer ce jour-là le souffle de la victoire et attendit avec impatience la revanche des épreuves de 1914.

L'occasion ne se fit pas attendre longtemps. Le 18 juillet, la contre-offensive du maréchal Foch se déclencha. A partir de ce jour mémorable, les armées alliées marchèrent de succès en succès, et l'armée belge, le regard ardemment fixé vers l'est, attendit son heure en rongeant son frein.

C'est le 28 septembre que le jour de gloire se leva. Pour se ménager le bénéfice de la surprise, tous les préparatifs —

concentration des troupes, apports de l'artillerie, des munitions, aviation, aérostation, approvisionnements, etc. — se firent en secret et la nuit. Dans la nuit du 27 au 28, toutes les troupes étaient en place, attendant le déclenchement de la préparation d'artillerie. A 2 h. 30, — l'heure H était 5 h. 30, — tous les canons belges, accompagnés par une nombreuse artillerie française et britannique, ouvrirent le feu simultanément, couvrant les tranchées ennemies d'une grêle de projectiles et marquant le début de l'offensive belge des Flandres, qui ne devait finir qu'avec la libération de la Belgique.



Troisième Phase. — L'Offensive libératrice

Le terrain où s'est développé l'offensive belge du 28 septembre, a été pendant cette guerre le théâtre de nombreux et furieux combats, notamment au cours de l'offensive franco-britannique de 1917, qui porta les alliés aux lisières sud de la forêt d'Houthulst et entama la crête des Flandres, sur laquelle elle prit pied de Passchendaele à Zonnebeke. En avril 1918, à la suite de l'avance réalisée par les Allemands entre Ypres et le mont Kemmel, les troupes britanniques, menacées à revers, évacuèrent volontairement le terrain conquis, en détruisant derrière elles les voies de communication et s'établirent sur la ligne : pointe sud du lac Blankaart, abords ouest de Langemarck, Wieltje, abords est d'Ypres.

C'est de là que les troupes belges sont parties à l'assaut.

Le terrain qui s'étend devant elle n'est qu'un vaste désert. Les villages n'existent plus que de nom, toute trace d'habitation a totalement disparu. Seul un tumulus informe de débris méconnaissables, indique parfois l'emplacement



Inondations devant « Vicogne » (Stuyvekenskerke).

où s'élevait l'église. La forêt d'Houthulst n'est plus qu'un amas inextricable de troncs enchevêtrés et brisés, où la progression est presque impossible. Dans la plaine elle-même, plus une haie, plus un arbre vivant. Le sol, défoncé, percé d'innombrables trous d'obus tangents les uns aux autres et remplis d'une eau stagnante et nauséabonde, a complètement changé d'aspect. Les ruisseaux, dans ce terrain déchiqueté, n'ont plus d'écoulement et transforment leurs berges en marais. Une journée de pluie change en un cloaque infâme ce terrain bouleversé. Pour y rendre la marche plus pénible encore, d'innombrables réseaux de fils de fer sillonnent la plaine en tous sens, dissimulés souvent dans la brousse qui couvre le terrain. Partout, des abris bétonnés hérissent le champ de bataille et menacent de leurs mitrailleuses le malheureux fantassin qui progresse dans la plaine.

L'offensive du 28 septembre déboucha entre Dixmude et Wieltje. Presque toute l'armée belge (dix divisions sur douze) y participa. A sa droite, deux divisions britanniques progressèrent vers le Polygone de Zonnebeek pour couvrir le flanc droit de nos troupes.

L'opération comprenait une attaque principale qui, débouchant entre Kippe et Wieltje, devait, comme objectif final, enlever la forêt d'Houthulst et la crête des Flandres de Houthulst - Stadenberg - Westroosebeke - Passchendaele - Broedseinde. Une attaque secondaire, profitant du succès de la première, devait, débouchant un peu plus tard que celle-ci, franchir la zone marécageuse qui s'étend au sud de Dixmude, enlever la crête qui s'étend par Eessen et Clercken, puis, exploitant le succès, enlever Zarren.

La progression prévue dépassait ainsi 8 kilomètres, profondeur énorme, si l'on songe aux difficultés extraordinaires du terrain.

L'ardeur unanime, le désir intense de briser tous les obstacles pour délivrer le pays, vinrent à bout de toutes les difficultés.

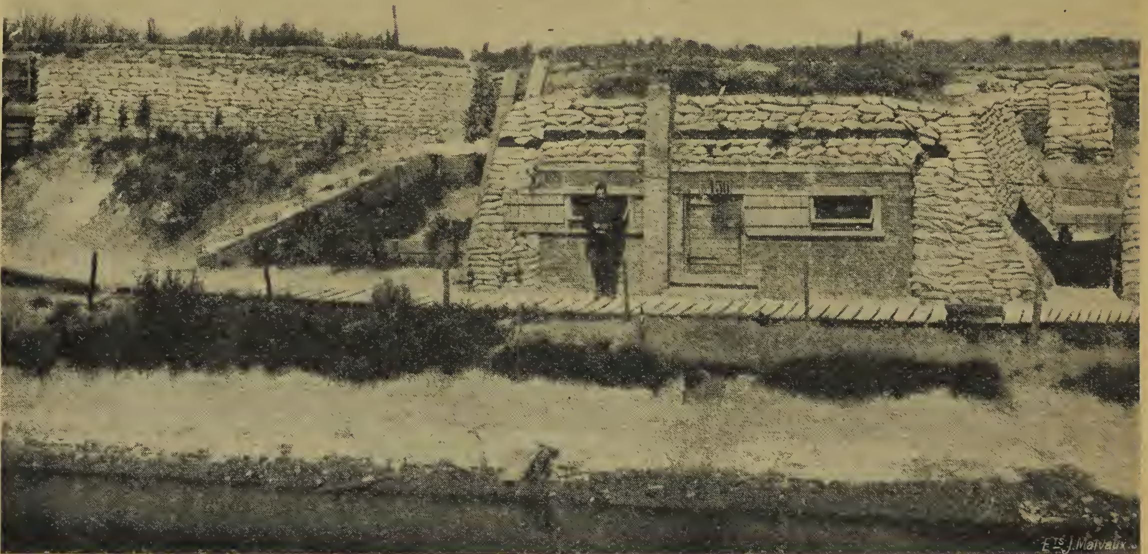
Dans la nuit du 27 au 28 septembre, grâce aux efforts extraordinaires de tous, du commandement supérieur jusqu'au simple soldat, tout le dispositif d'attaque était en place et l'artillerie, tonnant sans relâche, préparait, par un bombardement de quelques heures, l'attaque de l'infanterie.

A l'aube du 28, celle-ci s'élança derrière ses barrages.

Rien ne put arrêter sa marche, ni le terrain épouvantable, ni les nids de résistance hérissés de mitrailleuses. Entraînés par leurs officiers, payant sans compter de leur personne, brûlant, comme eux, du désir de vaincre, nos fantassins brisèrent tous les obstacles, pénétrant parfois dans leurs propres barrages d'artillerie, trop lents à leur gré, afin d'atteindre plus vite l'ennemi détesté. Les premières lignes furent submergées en un instant, les batteries allemandes envahies avant d'avoir pu fuir. A la fin de la première journée de bataille, toutes les organisations ennemies étaient conquises sur un front de 18 kilomètres et une profondeur moyenne de 6 kilomètres. L'impénétrable forêt d'Houthulst, bourrée de canons et de mitrailleuses, était conquise presque tout entière; Passchendaele et Zonnebeke étaient pris. En quelques heures, l'élan irrésistible de notre infanterie avait dépassé les gains réalisés par trois mois de bataille acharnée en 1917. Dans cette seule journée, elle avait capturé plus de 150 canons et 6000 prisonniers.

Le lendemain, soutenue par une partie de l'artillerie, progressant à force d'énergie et de volonté dans un terrain effroyable, notre infanterie repartait à l'attaque. Partout l'ennemi cédait devant elle, et le soir toute la crête des Flandres d'Eessen à Passchendaele, d'où, quatre ans durant, l'ennemi avait dominé nos positions et espionné nos mouvements, était entre nos mains.

A partir de ce moment, la progression va se ralentir momentanément. Pendant la journée du 29, en effet, une pluie torrentielle est tombée sans arrêt. Dans le champ



Tranchées au barrage du Koolhof. — Chemin de fer Dixmude-Nieuport.

d'entonnoirs, la boue submerge tout; sur les routes, ou plutôt les pistes chaotiques qui les remplacent, le charroi, roulant de trou d'obus en trou d'obus, culbute ou s'enlise. Toute voiture en panne arrête derrière elle des files interminables de véhicules, qui s'immobilisent de longues heures, sans pouvoir ni avancer ni reculer. Les vivres n'arrivent plus aux troupes, les munitions n'arrivent plus aux canons. Encore une fois, le dévoûment de tous eut raison des éléments. Des milliers de travailleurs furent jetés sur les routes; les trous d'obus furent comblés de pierres, de briques; des centaines d'hommes, soulevant d'initiative les lourds camions, les arrachèrent des trous où ils étaient tombés, désembouteillèrent les routes. Au bout de quelques jours, le charroi put circuler, d'abord cahin-caha, puis régulièrement. La bataille contre le terrain était gagnée, elle aussi. Pendant la période de crise, nos avions, volant dans la pluie et la brume, ravitaillèrent en vivres nos premières lignes.

Jusqu'au 29 septembre, l'infanterie belge fut seule engagée. L'artillerie alliée — française et britannique — dès le début, nous avait donné son puissant appui; à partir du 30 septembre, l'infanterie française, jusqu'alors en deuxième ligne, va entrer en jeu à son tour.

A la suite de nombreux combats locaux, nos troupes et les troupes françaises atteignirent ainsi, dans les premiers jours d'octobre, la ligne Zarren-abords ouest d'Hooglede-abords ouest de Roulers. La résistance croissante de l'ennemi décida alors le commandement à réunir tous les moyens nécessaires, surtout en artillerie, pour livrer une action générale et briser définitivement la résistance de l'ennemi.

La bataille de Clercken-Passchendaele était finie. Elle avait enlevé la majeure partie des positions allemandes organisées en Flandre. Pénétrant, en certains points, de plus de 14 kilomètres dans les lignes ennemies, l'armée belge menaçait d'un péril mortel l'occupation de la côte

belge par les Allemands, comme aussi leur possession de Lille.

La deuxième victoire de l'armée belge allait permettre de moissonner les fruits de la première. D'ailleurs, à dater du 28 septembre, les Allemands, avec une hâte fébrile, se mirent à préparer l'évacuation du littoral belge.

C'est le 14 octobre que se déclencha la deuxième grande offensive en Flandre. En ce qui concerne l'armée belge, elle déboucha du front Eessen-Zarren-ouest de Roulers-Sint-Pieters. Elle eut, cette fois, le caractère d'une opération franco-belge. Le commandement allié, escomptant, en effet, le succès de l'offensive des Flandres, avait amené à la fin de septembre, derrière l'armée belge, de nombreuses forces françaises. Ce sont ces forces — septième et trente-quatrième corps, chacun à trois divisions, qui, avec un corps de cavalerie — vont participer activement à l'attaque du 14 octobre.

Pour cette attaque, les forces étaient réparties comme suit: au centre, un groupement constitué de deux corps français devait s'emparer de la crête Hooglede-Gits, qui domine le terrain vers le nord et vers le sud, déborder Roulers par le nord, s'emparer de la ville et faire tomber, en la prenant à revers, la défense du canal de la Mandel, à l'est de Roulers. Ce groupement était ainsi chargé du rôle principal. Un groupement belge au nord devait, profitant de son succès, marcher sur Thourout, tandis qu'au sud de Roulers, un autre groupement belge devait, exploitant l'avance française, progresser au sud de la Mandel vers la Lys. En réalité, ce plan ne se réalisa pas ponctuellement. Les Français rencontrèrent une résistance obstinée, qu'ils durent vaincre pied à pied; tandis que les groupements belges, bousculant l'ennemi devant eux, purent réaliser dès le premier jour des progrès considérables.

C'est à l'aube du 14 octobre, après une préparation d'artillerie de trois minutes, que, sur tout le front, l'infan-



Tranchées de première ligne à la borne 20 de l'Yser (Saint-Jacques-Capelle).

terie s'élança à l'attaque. En outre, l'infanterie française, soutenue par des chars d'assaut, gravit les pentes du plateau d'Hooglede, s'empare du village, malgré une résistance acharnée, et atteint la route de Roulers à Thourout. Plus au sud, elle prend Beveren, théâtre de nombreuses contre-attaques, et encercle Roulers. En liaison avec elle, au nord, l'infanterie belge conquiert les passages du canal d'Handzaeme, s'empare de ce village, ainsi que de Cortemarck. Au nord de Roulers, ses progrès sont encore plus grands. Elle n'a plus, cette fois, devant elle le terrain chaotique de Poelcappelle et de Langemarck. Enlevant Rumbeke, Ouckene, Winkel-Saint-Eloi, elle progresse avec une telle impétuosité, que l'artillerie a peine à la suivre. La fin de la journée la trouve aux lisières d'Iseghem et de Lendelede, ayant progressé de plus de 8 kilomètres. La victoire est complète, car les dernières organisations permanentes de l'ennemi en Flandre sont rompues, ses forces sont disloquées. Les opérations des jours suivants ne seront que l'exploitation du succès du 14. Par leurs attaques incessantes, les troupes franco-belges vont achever de briser la résistance de l'ennemi, dont la retraite va bientôt devenir générale. Dès le 15 octobre d'ailleurs, le front inondé de Dixmude à Nieuport s'éveille à son tour, et, cheminant dans les prairies couvertes d'eau, nos soldats, que rien ne peut arrêter, passent l'Yser.

Le 16 octobre, Thourout, Iseghem, Ingelmunster sont pris par les troupes belges. Notre infatigable infanterie a atteint la Lys vers Bavichove et y donne la main à nos alliés britanniques, qui, eux aussi, à notre droite, ont progressé considérablement. Le 17 octobre, l'ennemi est en retraite générale et précipitée vers l'est, talonné par les alliés. Notre infanterie est à Ostende. Notre cavalerie, aux trousses des colonnes ennemies, leur capture 300 prisonniers et des canons et atteint les lisières de Bruges ; les troupes françaises vont entrer à Thielt. La bataille des Flandres de 1918 est terminée. En dehors de la délivrance de la côte

belge et de la libération de Lille, elle a rompu complètement une nouvelle partie du front ennemi et rendu de plus en plus grave la situation déjà critique d'un ennemi à court de réserves et appauvri en matériel. Les Allemands, battus, ne se ressaisirent que sur la Lys et le canal de dérivation de Deynze à la frontière hollandaise.

Jusque-là, nos troupes ne rencontrèrent devant elles que des arrière-gardes. C'est le 20 octobre que la résistance allemande s'affirma. Cette journée et les suivantes furent employées, sur le front qui s'étendait de Landeghem à la frontière hollandaise, à rejeter l'ennemi au delà du canal de dérivation. Ce résultat fut atteint à la fin du mois d'octobre, à la suite d'un grand nombre de combats locaux, où nos troupes arrachèrent, un à un, chaque nid de mitrailleuses que l'ennemi défendit avec une extrême ténacité. Au début de novembre, à la suite des succès remportés par les troupes alliées, qui parvinrent à forcer le passage de la Lys et à progresser vers l'Escaut en amont de Gand, la résistance sur le canal de dérivation faiblit. Nos troupes en profitèrent pour prendre pied immédiatement sur la rive est. Au moment de l'armistice, elles avaient nettoyé complètement la région comprise entre le canal de dérivation et le canal de Terneuzen, sur la rive ouest duquel l'ennemi avait vainement cherché à se maintenir. Elles étaient aux lisières ouest de Gand et se reliaient à nos alliés français sur l'Escaut, au sud d'Eecke. C'est là que le 11 novembre, l'armistice trouva notre armée, au moment où, en accord avec nos alliés, elle s'apprêtait à forcer le passage de l'Escaut, pour marcher vers le cœur du pays. Gand eut ainsi échappé complètement au bombardement. Pas un coup de canon, d'ailleurs, ne fut tiré sur la ville.

L'offensive se termina donc par la capitulation de l'ennemi. Ni les pertes, ni les fatigues n'avaient pu entamer l'ardeur de notre armée, qui brûlait toujours du désir d'aller de l'avant, pour délivrer ses foyers. Elle avait ce-

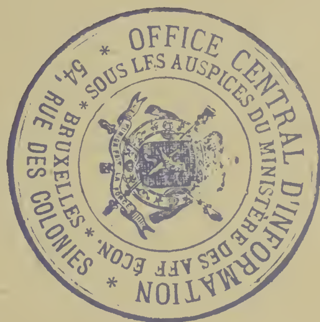


Canons de 210 mm. allemands capturés aux environs de West-Roosebeke.



Pièce capturée dans la forêt d'Houthulst.

pendant déjà obtenu des résultats immenses. En dehors de l'aide puissante qu'elle donna à la cause commune des alliés, elle montra au monde que la Belgique, qui s'était levée en 1914 pour défendre son honneur contre une agression injuste, vibrait toujours des mêmes sentiments et de la même ardeur. La victoire libératrice apporta à l'armée triomphante la juste récompense de ses épreuves imméritées de 1914, de ses peines et de ses labeurs de 1915, 16 et 17.



Mortier allemand enlevé par les Belges aux environs de Poelcappelle.

Une batterie avec ses munitions a été abandonnée par les Allemands surpris par l'avance foudroyante de l'armée belge.
Ces pièces furent tournées contre eux.